

CAHIERS DU COMMUNISME

REVUE THÉORIQUE ET POLITIQUE MENSUELLE
DU COMITÉ CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

EDITORIAL :

Conséquences de la guerre de Suez et d'Algérie,
par WALDECK ROCHET.

★

Maurice THOREZ :

Discours de clôture au Comité central d'Ivry.

★

GUY BESSE : Problèmes de l'unité ouvrière.

LÉO FIGUERES :

Après l'échec de la contre-révolution en Hongrie.

★

GEORGES COGNIOT :

G. Plékhanov, penseur marxiste éminent.

Supplément :

DOCUMENTS INEDITS DE LENINE
(mars 1921)

et des articles de M. BRUGUIER, H. CHAUVEAU
et G. DUCOLONE.

G. PLEKHANOV

PENSEUR MARXISTE

EMINENT

par Georges COGNIOT

IL peut sembler inutile, voire présomptueux, de revenir à l'étude de G. Plékhanov — fût-ce à l'occasion du centenaire de sa naissance ⁽¹⁾ — après l'exposé biographique et critique dont Jean Fréville a muni le recueil des articles de cet auteur consacrés à *l'Art et la vie sociale* (Editions sociales, 1950).

Cette notice substantielle, dont l'information a été puisée aux sources les plus sûres, y compris la documentation d'origine familiale, reste pour le lecteur français, tant qu'il n'aura pas la traduction de travaux plus récents comme le livre de Fomina ⁽²⁾, la meilleure initiation à l'œuvre de celui qui fut non seulement le plus grand marxiste russe avant Lénine, mais l'un des marxistes européens les plus cultivés, doué de l'esprit le plus curieux, de l'intelligence la plus ouverte. Sans parler, plus particulièrement, de sa connaissance étonnante de l'histoire sociale, politique et intellectuelle de notre pays.

L'œuvre philosophique de Plékhanov a fait époque dans l'histoire de la pensée russe; ainsi que l'a dit Lénine, une génération entière de marxistes s'est instruite dans ses livres. Matérialisme dialectique et historique, histoire de la philosophie, histoire de la religion et théorie de l'athéisme, économie politique, morale, esthétique, psychologie, toutes ces disciplines ont reçu de lui une contribution précieuse. Il a donné une vive impulsion à la critique du révisionnisme en philosophie, de l'idéalisme. A partir des thèses fondamentales du marxisme, il a proposé des vues nettes sur les fonctions res-

(1) Georges Valentinnovitch PLÉKHANOV est né le 11 décembre 1856 au village de Goudalovka, gouvernement de Tambov, dans la famille d'un propriétaire foncier de modeste fortune.

(2) V. A. FOMINA : *Les vues philosophiques de G. V. Plékhanov*. Editions politiques d'Etat, 1955, 344 p. (en russe). Ce livre a fait l'objet d'appréciations positives de la critique soviétique, qui a toutefois reproché à l'auteur une certaine réserve devant les grands mérites de Plékhanov.

pectives des masses populaires et de la personnalité dans l'histoire, ainsi que sur le rôle des idées dans le développement de la société.

Trois ans après sa mort, en 1921, Lénine, qui avait souvent critiqué durement son opportunisme politique, a dit de ses ouvrages théoriques : « ... Il me semble à propos de noter pour les jeunes membres du Parti qu'il n'est pas possible de devenir un communiste véritable, conscient, sans étudier — littéralement étudier — tout ce que Plékhanov a écrit en philosophie; c'est en effet ce qu'il y a de meilleur dans toute la production internationale du marxisme. »

Si les marxistes de l'Union soviétique regrettent publiquement que ce conseil de Lénine n'ait pas toujours été convenablement suivi dans leur pays ⁽¹⁾, il faut constater qu'en France, même la simple possibilité de lire Plékhanov n'a pas été suffisamment assurée. On se félicite que les *Editions sociales* aient entrepris de nouvelles publications pour la date du centenaire, avant tout la réédition du *Matérialisme militant*. Plékhanov fut non seulement un excellent vulgarisateur de la philosophie marxiste, mais un auteur original, riche d'idées personnelles.

DU POPULISME AU MARXISME MILITANT

NOUS n'insisterons pas ici sur les années de jeunesse de Plékhanov. L'étude de Fréville en retrace le cours passionné : en 1875, encore étudiant à l'École des Mines de Pétersbourg, il se lie aux populistes, ainsi qu'aux prolétaires de cette ville, sur lesquels les populistes avaient alors de l'influence, et il commence son activité révolutionnaire.

Le centre du mouvement ouvrier russe, après avoir été fixé dans l'Oural, était depuis 1870 la région de Pétersbourg. Les grèves prenaient de l'ampleur dans le pays (95 mouvements de 1870 à 1875); dès 1870, les débrayages des ouvriers du textile de la capitale avaient retenu l'attention. C'était une époque où l'action gréviste frappait fortement l'opinion publique et les milieux gouvernementaux par sa nouveauté.

Cependant, le mouvement n'entraînait encore qu'une faible partie des ouvriers. Quant aux intellectuels roturiers, le courant dominant parmi eux était le populisme, dont les adeptes estimaient que le représentant du socialisme était le paysan russe. « *Le populisme*, a écrit Lénine, *niait la domination du capitalisme en Russie; il niait le rôle des ouvriers d'usine comme combattants d'avant-garde de tout le prolé-*

(1) Voir M. BUDZOV : *Sur l'héritage philosophique de G. Plékhanov*, dans *Kommunist*, 1954, n° 8, p. 120. Cet auteur déplore qu'en U.R.S.S., pendant une certaine période, on ait plus critiqué Plékhanov qu'on ne l'a étudié, et que son œuvre théorique ait été sous-estimée par les philosophes.

riat; il niait l'importance de la révolution politique et de la liberté politique bourgeoise; on prêchait d'emblée le changement socialiste, à partir de la communauté paysanne avec sa petite économie rurale. » (Œuvres, t. 9, p. 408.)

A cette époque, les populistes allaient « au peuple », c'est-à-dire au village, pour essayer de soulever les paysans.

Toutefois, Plékhanov a noté lui-même plus tard qu'« en fait, les populistes s'occupaient des ouvriers plus que leur programme ne l'exigeait ». C'est que les ouvriers, souvent liés encore au milieu rural, leur apparaissaient comme d'utiles intermédiaires pour porter la propagande parmi les paysans. On formait donc des cercles de jeunes intellectuels pour entrer en relation avec les prolétaires. Plékhanov se dévoue à ce travail. Dès 1876, il est contraint de quitter l'École et, le 6 décembre, il prend part à la manifestation de la Place de Kazan, la première manifestation politique de la Russie moderne; il y prononce un discours contre l'autocratie.

De ce jour, il est « révolutionnaire professionnel ». Pour suivi par la police, il passe de Pétersbourg à Kiev, puis Rostov. En 1878, il devient l'un des dirigeants du journal des populistes, *Terre et Liberté*, et de leur organisation révolutionnaire centralisée et disciplinée, dont Lénine a vanté les mérites historiques ⁽¹⁾.

A cette époque, l'échec des efforts des populistes pour soulever les paysans détermine la majorité d'entre eux à se prononcer pour la terreur individuelle comme moyen de lutte contre le tsarisme. D'où la scission de 1879. Avec Véra Zassoulitch et A. Deutsch, Plékhanov dirige le groupe minoritaire.

Comme l'histoire l'a prouvé, la terreur individuelle, sans liaison avec un mouvement de masse, ne pouvait pas renverser l'autocratie. Au contraire, elle faisait du tort à la cause de la révolution, en détournant de la bonne voie.

Plékhanov émigre le 15 janvier 1880. Familiarisé depuis plusieurs années avec les œuvres principales de Marx, surtout *Le Capital*, il avait déjà, en arrivant à l'étranger, des doutes très forts sur la valeur de la théorie populiste.

Il entre en contact avec Jules Guesde, Karl Kautsky, Wilhelm Liebknecht, Edouard Bernstein. Pendant trois ans, il se pénètre davantage encore des textes fondamentaux du marxisme et il étudie le mouvement ouvrier de l'Europe

(1) Cf. P. TRATCHENKO : *Quelques questions de l'histoire du populisme*, dans *Questions d'histoire*, 1958, n° 5 (en russe). — Lénine a écrit que « rejeter tout le programme populiste en bloc, sans distinction, serait absolument faux. Il faut y discerner le côté réactionnaires et le côté progressistes ». (Œuvres en russe, t. I, p. 431). Les populistes étaient réactionnaires en tant qu'ils s'efforçaient d'arrêter le développement de l'économie et la diffusion de l'économie monétaire, de maintenir la situation du paysan comme petit producteur, de consolider les formes retardataires de la production; mais leur inspiration démocratique était positive. Les populistes révolutionnaires des années 1870-1880 ont été les précurseurs de la social-démocratie russe. Après 1890, les populistes ont dégénéré et sont devenus de plats libéraux.

occidentale. Il correspond avec Engels, puis lie connaissance personnellement avec lui. Dans cette période, Plékhanov rompt avec le populisme et adhère au marxisme, démarche conforme à l'orientation de la vie économique et politique de son pays, déjà engagé sur la voie du capitalisme, ainsi qu'à la logique du développement de la pensée sociale en Russie, avec sa ferme tradition matérialiste.

A Genève, en 1883, Plékhanov fonde la première organisation marxiste russe, le groupe « Emancipation du travail », à un moment où, en Russie même, le mouvement socialiste n'existe pas encore. Il s'agissait précisément de frayer la route à ce mouvement en procédant à une critique radicale des opinions erronées des populistes, en faisant reconnaître la mission du seul prolétariat comme classe révolutionnaire jusqu'au bout. La pensée révolutionnaire russe passait de l'idéalisme dans la conception de la société au matérialisme historique; elle abandonnait le socialisme paysan utopique pour le socialisme scientifique.

Les principaux porte-parole des populistes étaient P. Lavrov (1823-1900) et N. Mikhaïlovski (1842-1904). Ils avaient emprunté à l'Occident une philosophie éclectique composée de néo-kantisme, de positivisme, de sociologie selon Auguste Comte et Spencer. Ils luttèrent contre le matérialisme et la dialectique. Ils niaient que l'histoire eût des lois objectives.

Plékhanov, de 1883 à 1903, écrit dans une langue savoureuse, avec beaucoup de fougue polémique, une série de solides travaux marxistes, dirigés contre la théorie populiste, dont, sans doute, il ne voit pas bien le contenu réel (en tant qu'elle exprimait objectivement les intérêts de la paysannerie, des petits producteurs), mais dont il dénonce justement l'idéalisme. Ses exposés sur cette question ne sont dépassés en profondeur que par ceux de Lénine.

En 1883, il imprime et expédie en Russie son étude sur « le socialisme et la lutte politique », qui contient un exposé du marxisme appliqué aux conditions russes. Par l'analyse de la situation économique du pays depuis l'abolition du servage en 1861, l'auteur démontre que la question de savoir si le capitalisme doit se développer ou non en Russie est déjà tranchée par le cours même de l'histoire économique, la théorie populiste de l'« originalité russe » n'étant dès lors synonyme que de stagnation et de réaction.

Dans ce même ouvrage, Plékhanov établit que l'émancipation des travailleurs sera non pas l'œuvre d'un groupe de conspirateurs, mais celle des travailleurs eux-mêmes, et que le mouvement révolutionnaire doit conduire à l'union du socialisme et de la lutte politique. A ses yeux, la tâche principale des révolutionnaires est la fondation d'un parti ouvrier socialiste en Russie, — fondation qui sera réalisée par Lénine

et ses compagnons, — et la conquête de la liberté politique. Dans ce premier travail déjà, Plékhanov fait une grande place à l'éducation de la classe ouvrière :

« Le fait est que, sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire, au vrai sens de ce mot... L'idée révolutionnaire... est une espèce de dynamite qu'aucune substance explosive au monde ne remplace. »

D'emblée, également, Plékhanov défend l'idée de la dictature du prolétariat, nécessaire pour la transformation économique du pays : *« Toujours et partout, le pouvoir politique a été un levier de l'aide duquel la classe parvenue à la domination a accompli la transformation sociale nécessaire pour son bien-être et son développement ultérieur. »*

C'est plus tard que Plékhanov, devenu menchévik, tournera casaque et adoptera le dogme de la II^e Internationale sur la « maturation du capitalisme », qui exigerait, pour la Russie, un long intervalle entre la révolution bourgeoise et la révolution socialiste⁽¹⁾.

Plékhanov écrit en 1884 et publie en 1885 *« Nos désaccords »*, qu'Engels apprécie hautement. Il y revient sur l'idée qu'en Russie également, le renouvellement de la société exige à tout prix la fondation d'un parti ouvrier : l'action révolutionnaire ne peut vaincre que sous la forme du mouvement prolétarien, seul capable d'abattre un monstre politique tel que l'autocratie tsariste.

En 1883, puis en 1885, Plékhanov compose deux projets de programme de l'« Emancipation du travail ». A cette date, le principal parti ouvrier d'Europe, la social-démocratie allemande, se guidait sur le Programme de Gotha (1875), justement critiqué par Marx : ce programme influa sur les vues de Plékhanov, qui réclama à son exemple l'aide de l'Etat aux sociétés ouvrières de production, etc. C'est seulement dans la rédaction de 1885 que la tactique de terreur individuelle céda nettement la place au mouvement révolutionnaire de masse. Dans les deux textes, tout en reconnaissant l'importance politique de la question paysanne, Plékhanov déclare que le principal appui du tsarisme est l'indifférence politique de la paysannerie : il ne voit pas les contradictions internes de cette paysannerie et ses possibilités révolutionnaires.

En 1889, au Congrès de la II^e Internationale, Plékhanov prononce un discours pour montrer qu'il est *« absolument faux »* de ranger tout simplement la Russie parmi les pays arriérés en considérant qu'elle *« n'a rien de commun avec l'Occident par sa structure sociale »*. Il exprime une fois de plus l'assurance que la révolution russe l'emportera en tant que révolution prolétarienne.

(1) Cf. V. FOMINA : G. Plékhanov, éminent théoricien et propagandiste du marxisme, dans *Kommunist*, 1956, n° 15.

A PARTIR de 1890, le fondateur de l'« Emancipation du travail » écrit un grand nombre d'études sur la philosophie du marxisme. Il attaque victorieusement Edouard Bernstein, Konrad Schmidt, Pierre Strouvé et autres revisionnistes, qui essayaient de démolir le marxisme au nom de la « nouvelle tendance critique ». Il réfute les idées fausses de Strouvé sur la contradiction fondamentale du capitalisme, sa négation de l'aggravation de l'exploitation dans le régime capitaliste. Il soutient, — sans contester d'ailleurs que « la violence n'est qu'une des manifestations de la force », — que les socialistes ne peuvent pas renoncer en principe à la révolution violente. En dépit de certains défauts ⁽¹⁾, ces œuvres restent aujourd'hui encore une arme des plus efficaces dans la bataille du marxisme contre l'idéalisme :

« De la théorie de Marx, écrit-il, on rejette, l'une après l'autre, toutes les thèses qui peuvent servir au prolétariat d'armes spirituelles dans sa lutte révolutionnaire contre la bourgeoisie. La dialectique, le matérialisme, la doctrine des contradictions sociales comme aiguillon du programme social, la théorie de la valeur en général et celle de la plus-value en particulier, la révolution socialiste, la dictature du prolétariat : tous ces éléments nécessaires du socialisme scientifique marxiste, ces éléments sans lesquels il perd tout son contenu essentiel, sont déclarés détails secondaires, inadéquats à l'état actuel de la science, tendancieux, utopiques... Du Marx révolutionnaire, la "Critique" s'ingénie à faire un Marx presque conservateur. »

Plékhanov demande que l'on exclue du Parti allemand Bernstein, le principal théoricien de ce revisionnisme dont l'application pratique sera bientôt fournie par Millerand en France. Avec perspicacité, seul dans toute la social-démocratie de ce temps, il discerne et les racines sociales de l'opportunisme et son caractère international.

Il faut compter au nombre de ses plus grands mérites sa dénonciation du néo-kantisme, qu'il qualifie de « *principale forteresse dans la lutte contre le matérialisme* » ⁽²⁾ et qui est encore aujourd'hui une des tendances à la mode de la

(1) Lénine a reproché à Plékhanov sa définition de la notion d'« *expérience* » (à cause de la séparation de la théorie et de la pratique) et sa conception du reflet de la réalité dans la conscience sous la forme d'hieroglyphes (les sensations et représentations de l'homme ne donnant d'après lui que des symboles des choses, et non leur image fidèle). Il lui a fait grief aussi de n'avoir pas compris la relation étroite de la pensée philosophique avec l'état des sciences de la nature (par exemple, de la physique moderne) dans une période donnée, défaut qui a influé sur le niveau de la critique de Mach par Plékhanov ; Engels avait pourtant dit qu'à chaque découverte qui fait époque dans le domaine des sciences, le matérialisme doit changer de forme !

(2) G. PLÉKHANOV : *Les questions fondamentales du marxisme*, Paris, Editions Sociales, 1948, p. 80.

philosophie réactionnaire. Il démasquera bientôt le bergsonisme, ainsi que les théories anarcho-syndicalistes de Georges Sorel et de Lagardolle. Il attaque également le « darwinisme social », qui réduit arbitrairement les lois de la société à des lois biologiques, de même que le néo-malthusianisme et la théorie sociologique bourgeoise dite des *facteurs*, qui met sur le même plan, pour expliquer le développement social, toute une série d'éléments disparates : passions humaines, droit, morale, économie, démographie, etc., comme si ces "forces" pêle-mêle tiraient toutes également la société humaine sur la route de l'histoire ⁽¹⁾.

Ces écrits de Plékhanov se révèlent, encore aujourd'hui, riches d'enseignements : en combattant le mot d'ordre révisionniste du « retour à Kant », la conception bourgeoise du socialisme en tant que morale ou même religion, qui fait de notre théorie un rêve au lieu d'une science, il nous a armés contre des courants néfastes qui sont toujours actifs dans le mouvement ouvrier.

Au moment où, de tous les côtés, les porte-parole de la réaction demandent à grands cris, surtout aux intellectuels communistes, de "repenser" le marxisme, la lecture et l'étude de Plékhanov permettent de mieux saisir l'impossibilité de toute "révision" des bases du socialisme scientifique.

Dans son commentaire sur Feuerbach, Plékhanov remarque : « *L'idéalisme transcendant de Kant, suivant lequel le monde extérieur reçoit ses lois de la raison, et non inversement, s'apparente étroitement à la conception théologique, selon laquelle c'est la raison divine qui dicte au monde les lois qui le régissent.* » ⁽²⁾

En pratique, le kantisme dispense l'homme d'agir réellement pour l'abolition des classes : « *Avec son aide, on construit l'idéal le plus séduisant, on entreprend les excursions les plus hardies dans un monde meilleur, sans avoir besoin de penser jamais à traduire l'idéal dans la réalité.* » ⁽³⁾ C'est pourquoi le socialisme idéaliste et moralisant est si bien vu des petits bourgeois peureux.

Plékhanov décrit comment le marxisme s'est formé, moyennant une refonte critique de la pensée progressiste antérieure. En 1891, dans un article « *Sur le soixantième anniversaire de la mort de Hegel* » ⁽⁴⁾, il expose l'importance de l'hégélianisme comme préparation du matérialisme dialectique et historique.

En 1895, Plékhanov réussit à publier légalement en Russie, sous le pseudonyme de Beltov, le meilleur de ses

(1) *Ibid.*, p. 232.

(2) *Ibid.*, p. 21.

(3) *Ibid.*, p. 133.

(4) Cet article est compris, sous le titre « *La philosophie de Hegel* », dans l'édition française des *Questions fondamentales*, pp. 107-136.

ouvrages, l'*Essai sur le développement de la conception moniste de l'histoire*, exposé classique du matérialisme dialectique et historique ⁽¹⁾. En examinant les opinions des matérialistes français du XVIII^e siècle, celles des historiens français de la période de la Restauration, les théories des socialistes utopiques et enfin la philosophie idéaliste allemande, il montre le marxisme comme l'héritier du développement antérieur de la pensée sociale, mais en même temps met en lumière ce qu'il contient de radicalement nouveau. C'est Plékhanov qui, le premier, décrit la création du matérialisme dialectique et historique par Marx et Engels comme un bouleversement véritable de la philosophie, « la plus grande révolution que connaisse l'histoire de la pensée humaine ».

Un an plus tard paraît l'*Esquisse de l'histoire du matérialisme*; puis, en 1897, l'étude : *De la conception matérialiste de l'histoire* (signée N. Kamenski) ⁽²⁾; en 1898, le travail remarquable sur *le Rôle de l'individu dans l'histoire* (sous le pseudonyme d'A. Kirsanov) ⁽³⁾. A l'aide d'une riche documentation, Plékhanov s'attache à mettre en évidence la dépendance de la conscience sociale des hommes à l'égard du régime économique, en exposant comment les différentes formes de cette conscience, les doctrines philosophiques diverses, les écoles et les courants artistiques s'expliquent par les conditions concrètes de l'histoire.

LES ECRITS SUR L'ESTHETIQUE

PLEKHANOV a consacré à la théorie de l'esthétique des études nombreuses et originales. Il a donné une appréciation marxiste des faits principaux de l'histoire littéraire et artistique au cours des derniers siècles, ainsi qu'une critique des positions antiscientifiques en ces matières ⁽⁴⁾.

On retirera le plus grand profit d'une lecture de ces textes, surtout dans la présente période, où la lutte idéologique s'accroît entre les deux pôles de la société et où les écrivains, les artistes, les hommes de culture et de science qui se réclament du communisme ont le devoir de défendre et de propager de toutes leurs forces les conceptions marxistes-léninistes.

Dans son rapport au XIV^e Congrès, le secrétaire général de notre Parti a appelé les intellectuels communistes à développer l'activité créatrice individuelle, à donner des œuvres originales, reflétant profondément la vérité de la vie.

(1) L'obscurité du titre et son allure savante devaient servir à dérouter la censure.

(2) Voir dans les *Questions fondamentales du marxisme*, pp. 197-233.

(3) *Ibid.*, pp. 235-273.

(4) Voir le volume déjà cité : *l'Art et la vie sociale* avec introduction de Jean Fréville.

« ... L'œuvre littéraire, disait déjà Lénine, se prête moins que toute autre à l'égalisation mécanique, au nivellement, à la domination de la majorité sur la minorité... Dans ce domaine, il faut absolument garantir un large champ à l'initiative personnelle, aux penchants individuels, donner du champ à la pensée et à l'imagination, à la forme et au contenu. »

Reste qu'à la base de cette libre création, il y a nécessairement, comme Maurice Thorez l'a rappelé d'après Lénine, la défense et la propagation des idées de parti marxistes. La lecture de Plékhanov aidera à bien le comprendre.

Il a en effet prouvé avec rigueur que, dans la société antagonique, l'artiste défend toujours, en fait, les intérêts d'une classe ou de l'autre, que l'artiste dépend directement de la lutte des classes; et il a fondé cette démonstration, en particulier, sur l'examen de l'art français. Quand l'aristocratie domine la vie française, la tragédie classique occupe la scène en maîtresse; elle exprime et exalte les goûts, les tendances de la monarchie et de la société nobiliaire, qu'elle dépeint grandes et dignes. Mais lorsque la noblesse, au cours de la lutte des classes, est sur le point de céder sa place à la bourgeoisie, c'est la « comédie larmoyante », ou drame bourgeois, qui triomphe; elle flétrit les vices de l'aristocratie et honore les vertus des hommes de la « condition moyenne » (Beaumarchais), c'est-à-dire de la nouvelle classe montante. La peinture suit une évolution analogue, du « sublime » de Lebrun ⁽¹⁾ au genre bourgeois de Greuze, tant vanté par Diderot.

Plékhanov continue son étude par l'analyse de l'art dans la période révolutionnaire et par celle du romantisme.

D'après lui, le déclin artistique s'exprime toujours, entre autres signes, par la préférence accordée à la forme sur le contenu, alors que le dédain du contenu entraîne en fait la disparition de la beauté de la forme. Il défend, contre les théories des décadents, le rôle des idées dans l'art : à vrai dire, « il n'existe pas d'œuvre d'art privée de contenu idéologique ». Même les œuvres dont les auteurs font seulement cas de la forme sans se préoccuper du contenu expriment pourtant d'une façon ou de l'autre une certaine idée.

Si l'on considère, par exemple, l'époque du déclin de la bourgeoisie, cette idée est celle de l'individualisme extrême. Or un tel individualisme ferme à l'art toutes les sources de l'inspiration authentique. Au contraire, « on peut dire avec assurance que le talent de tout véritable artiste est considéra-

(1) Il est clair que Plékhanov aurait pu se référer aussi à l'art de Claude Poussin, dont la densité et la rigueur rappellent clairement la tragédie classique.

blement renforcé s'il se pénètre des grandes idées émancipatrices de notre temps » (1).

Plékhanov s'est fait le défenseur du réalisme dans l'art. Son jugement frappant sur le réalisme de Balzac se rapproche des appréciations d'Engels dans sa lettre à Miss Harkness, lettre qui, alors, n'était pas encore publiée. Il s'est élevé contre l'art nourri des « idées fausses » : « Lorsqu'une idée fausse est mise à la base d'une œuvre d'art, elle y introduit de telles contradictions que la valeur esthétique de l'œuvre en doit forcément souffrir. » (2) Témoin, entre autres, le théâtre d'Ibsen, dans lequel l'indigence et la confusion de la pensée, le choix de héros aux aspirations excellentes en apparence, mais incertaines et vides, condamnent souvent l'écrivain au symbole creux, à l'abstraction nébuleuse, à une fadeur « antiartistique » (3). Ainsi les appréciations de Plékhanov nous aident, aujourd'hui encore, à dénoncer la nullité intellectuelle, le mysticisme, le formalisme. Elles montrent la nécessité de la tendance réaliste et démocratique en art.

CONTRE LA THEORIE DU « HEROS » ET DE LA « FOULE »

IL convient d'insister également sur la lutte que Plékhanov, le premier en Russie, a engagée contre la théorie des populistes relative au rôle de la personnalité dans l'histoire.

D'après cette théorie, la force motrice du progrès est la « personnalité d'esprit critique », par opposition à la masse, à la « foule », au peuple.

Lavrov tenait cette conception des jeunes-hégéliens allemands. Il représente la masse comme une virtualité pure, tout au plus un terrain possible du progrès; par elle-même, elle est force d'inertie, de routine, incapable d'une activité consciente et organisée. Les personnalités critiques sont « les seuls instruments du progrès humain ».

Mikhaïlovski développe les mêmes vues dans « Les héros et la foule » (1882), et une série d'autres ouvrages qui s'échelonnent jusqu'en 1894. A l'instar de Spencer, il ramène la sociologie à la biologie; il assimile les rapports existant dans la ruche et ceux qui règnent dans une bande de criminels, l'agitation d'un nid de guêpes et les bouleversements de la société humaine, en trouvant partout les mêmes relations entre les chefs et la masse, entre les « héros » et la « foule ». La loi qu'il prétend ainsi dégager s'applique à tous les phé-

(1) *L'Art et la vie sociale*, p. 145.

(2) *Ibid.*, p. 120.

(3) *Ibid.*, pp. 261 et suivantes.

nomènes, qu'il s'agisse du mimétisme chez les végétaux et les animaux ou des actes les plus sublimes de l'histoire.

« Le héros conduit la foule par l'hypnose. Qui veut régner sur les hommes, les déterminer à imiter ou obéir, doit procéder comme le magnétiseur... » A cette condition, « il fait irruption dans le cours des événements et dans l'histoire de la pensée » et « il mène les gens où il veut ». Quant à la thèse du matérialisme historique sur le rôle du peuple comme créateur de l'histoire, Mikhaïlovski l'appelle « le péché capital » du marxisme.

Une "critique" analogue du marxisme est formulée par N. Karéev (1850-1931), un représentant des intellectuels bourgeois libéraux qui deviendra dans la suite membre du Parti cadet.

Déjà dans le livre *Nos désaccords*, Plékhanov croise le fer avec ces hommes qui veulent ignorer les lois de l'histoire. Très souvent, dit-il, des personnalités actives sont incapables de distinguer « la sphère du nécessaire de la sphère du désirable », au risque d'être amenés à chercher querelle à l'événement quand il ne remplit pas leurs vœux.

Pour les marxistes, « le désirable procède du nécessaire et en aucun cas il ne le remplace dans [leurs] raisonnements; ... la liberté de la personne consiste dans la connaissance des lois de la nature, c'est-à-dire entre autres de l'histoire, et dans l'obéissance judicieuse à ces lois, c'est-à-dire, entre autres, dans l'art de les combiner de la façon la plus avantageuse ». Nous sommes convaincus, ajoute Plékhanov, que la société, même « après s'être mise à la recherche de la loi naturelle de son développement, ne peut ni sauter les phases naturelles de son développement ni les abolir par décret ». « Mais elle peut abréger et soulager les tourments de l'accouchement. » C'est là justement la mission des socialistes.

Ainsi, Plékhanov, en vrai marxiste, donne congé à la théorie idéaliste du libre-arbitre, à l'opposition métaphysique entre la nécessité historique et la liberté; il réconcilie l'idéal et le réel.

L'auteur de la *Conception moniste de l'histoire* rappelle que les théories populistes sur les « héros » et la « foule » ne représentent rien de vraiment nouveau. On ne trouve là qu'un développement des thèses de l'idéalisme subjectif, déjà familières au socialisme utopique, et aussi aux jeunes-hégéliens que Marx et Engels, dès 1845, ont soumis à une critique impitoyable dans la *Sainte-Famille*. Cette critique reste pleinement valable à l'adresse des populistes.

Et Plékhanov revient à cette idée centrale — « une des

découvertes les plus géniales que la pensée philosophique ait jamais faites » (1) — que la liberté est la nécessité dont on a pris conscience : si les hommes connaissent les lois du développement social, ils peuvent influencer sur ce développement, en agissant librement et consciemment en accord avec elles. Au contraire, « la possibilité de l'action historique libre (l'action consciente) de n'importe quelle personne se réduit à zéro dans le cas où il n'y a pas, à la base des démarches libres de l'homme, la nécessité accessible à la compréhension de l'agent ».

En reconnaissant et en comprenant la nécessité historique, on n'est nullement conduit au fatalisme, à la négation du rôle de la personne dans l'histoire et à la passivité, quoi que les populistes aient prétendu à ce sujet. Au contraire, « la conscience de la nécessité absolue d'un phénomène ne peut que renforcer l'énergie de l'homme qui sympathise avec ce phénomène et qui se considère comme l'une des forces qui le provoquent » (2).

« Le matérialisme dialectique moderne qui, suivant l'opinion des philistins, transforme l'homme en automate, lui fait apercevoir en réalité, pour la première fois dans l'histoire, le domaine de la liberté et de l'activité historique consciente. » (3)

Les Hamlets sont ceux qui n'ont pas compris la nécessité d'agir de telle façon dans telles conditions : « Mon activité propre constitue-t-elle un anneau nécessaire dans la chaîne des événements nécessaires? Toute la question est là. Si oui, j'hésite d'autant moins, mon action est d'autant plus résolue. » (4) Mais les Hamlets n'arrivent jamais à concevoir ainsi les choses, et c'est pourquoi ils ne sont capables que « de geindre et s'abîmer dans leurs réflexions ».

Pour ridiculiser l'opinion populiste qu'il n'y a pas de lois objectives en histoire, Plékhanov écrit la fable de la mésange :

« La mésange se donne pour un oiseau héroïque et assure qu'en cette qualité elle n'aurait pas de peine à mettre le feu à la mer. Quand on lui demande d'expliquer sur quelles lois physiques ou chimiques se fonde son plan de mettre le feu à la mer, elle tombe dans l'embarras et, pour en sortir, elle se met à bredouiller des propos chagrins d'où il ressort que les gens parlent de "lois", mais qu'en fait les lois n'expliquent rien et qu'il n'est pas possible de fonder là-dessus un plan

(1) Les questions fondamentales..., p. 271.

(2) Ibid., p. 242.

(3) Ibid., p. 130.

(4) Ibid., p. 237.

quelconque : il n'y a qu'à se fier à la chance, puisque l'on sait depuis longtemps que tout vient à point à qui sait attendre... Quelle étourdie que cette mésange, quel triste oiseau !

A en croire les populistes, dès qu'un génie ou un « héros » a dressé le plan d'une société idéale, empire de la raison et de la liberté, toutes les classes doivent lui emboîter le pas sans tenir compte de leurs intérêts. C'est cette utopie de petits-bourgeois que Plékhanov tourne en dérision :

« Tant qu'il existe des "héros" qui s'imaginent qu'il leur suffit de faire la lumière dans leur propre tête pour conduire la foule partout où il leur plaît, pour modeler dans sa pâte comme dans la glaise tout ce qui leur vient à l'idée, le règne de la raison reste une belle phrase, un noble rêve. Il ne commencera à se rapprocher de nous avec des bottes de sept lieues que le jour où la "foule" elle-même deviendra le héros de l'action sociale et où en elle, en cette "foule" insignifiante, s'éveillera la conscience de soi qui correspond à une telle action. »

Si la sociologie subjectiviste des populistes est nuisible, c'est précisément parce qu'elle retarde l'éveil de la conscience des masses.

En fait, elle exprime tout simplement la fatuité des intellectuels bourgeois et petits-bourgeois qui se prennent pour les seuls créateurs de l'histoire, la foule n'ayant qu'à les suivre. En réalité, rien de grand ne se fait dans l'histoire sans les masses.

Les petits-bourgeois ne voient pas que le grand homme est tel parce qu'il exprime avec davantage de vigueur et de profondeur les aspirations vitales du peuple, les tendances et les besoins sociaux les plus pressants : *« Il voit plus loin et veut plus fortement que les autres. Il résout les problèmes scientifiques mis à l'ordre du jour par la marche antérieure du développement intellectuel de la société; il signale les nouveaux besoins sociaux créés par le développement antérieur des rapports sociaux, et il prend l'initiative de les satisfaire. Il est un héros. Non en ce sens qu'il pourrait arrêter ou modifier le cours naturel des choses, mais en tant que son activité est l'expression consciente et libre de ce cours des choses, nécessaire et inconscient. Là est toute son importance. Là est toute sa force. Mais c'est une importance colossale, une force prodigieuse. »* ⁽¹⁾

Plékhanov pense avec Engels que, si la nécessité historique exige des hommes pourvus de qualités déterminées, tôt ou tard ces hommes se manifestent, inévitablement. Leur apparition n'est pas le fruit du hasard. Lorsque le développe-

(1) Les questions fondamentales..., pp. 271-272.

ment interne de la révolution bourgeoise en France exige « une épée » pour barrer la route à la fois à l'extension populaire de cette révolution et à la restauration monarchiste, l'homme de Brumaire surgit; mais l'homme de Brumaire a failli s'appeler Hoche ou Pichegru au lieu d'être Bonaparte. Si nous exagérons la force personnelle de Napoléon, c'est parce que nous lui rapportons la force sociale qui l'a poussé et soutenu.

Au cas où les premiers candidats qui se présentent pour résoudre un grand problème de l'histoire ne sont pas à la hauteur, ils sont relevés par d'autres, jusqu'à ce que la solution soit mise en œuvre; après quoi, l'énergie sociale s'applique à un autre problème de l'histoire, mûr pour être tranché ⁽¹⁾.

On peut discuter les notions de *psychologie sociale* et d'*idéologie* qui ont été développées par Plékhanov ⁽²⁾. Par « psychologie sociale », il entend la conscience ordinaire des gens, leur conscience de tous les jours, et par « idéologie », cette même conscience formulée scientifiquement. L'idéologie d'une classe donnée a pour fonction d'énoncer en termes rationnels ce que cette classe ressent et exprime à sa manière; par conséquent, l'idéologie traduit d'autant plus fidèlement les besoins contemporains, l'esprit de l'époque, qu'elle est liée plus étroitement à la psychologie sociale, à ce que le peuple éprouve. Quoi que l'on pense de cette théorie, il faut approuver sans réserve ce que Plékhanov dit du rôle des idées dans le développement de la société :

« Non, messieurs! L'idée est quelque chose de grand! Mais pour qu'elle puisse jouer son grand rôle, il faut que ce soit une idée rationnelle, qu'elle sache saisir et exprimer le cours réel de l'histoire. A cette condition, l'idée est une force invincible. Dans le cas contraire, elle devient source de faiblesse, de déception, de déchéance intellectuelle et morale. »

Sur toutes ces questions, comme on voit, Plékhanov ne se borne pas à donner un commentaire correct de Karl Marx : il enrichit l'argumentation du matérialisme historique.

Ses vues sur les rapports des masses et des dirigeants offrent un intérêt particulier en fonction de la lutte que le Parti communiste de l'Union soviétique a soutenue contre le culte de la personnalité et ses funestes conséquences, pour le rétablissement des règles léninistes dans la vie du Parti et dans sa direction. Elles aident à comprendre à quel point le culte de la personnalité est étranger au marxisme-léninisme, contraire à son esprit.

(1) Cf. Roger GARAUDY : *La Liberté*, Paris, Editions Sociales, 1955, pp. 243-244.

(2) *Les questions fondamentales...*, p. 71.

L'étude de Plékhanov rappelle en même temps toute « l'importance colossale » du dirigeant qui agit à la tête des masses, dans le sens de l'histoire, afin d'instaurer la société nouvelle plus vite et avec moins de douleur pour la classe ouvrière, pour le peuple ⁽¹⁾. Lorsque quelques rares éléments petits-bourgeois essaient d'insinuer, sous prétexte de lutte contre le culte de la personnalité, des doutes sur la juste direction et la juste politique du Parti communiste français, il est aisé de constater qu'en cherchant dans l'œil du voisin une paille inexistante, ils ne voient pas la poutre dans le leur. Ne se prennent-ils pas, en effet, à l'instar des « héros » populistes dénoncées par Plékhanov, pour les seules *personnalités* douées de la « pensée critique », tandis qu'il n'y aurait en face d'eux qu'« ouvriérisme », lourdeur de la « masse », « médiocrité », « inertie » et « routine » ⁽²⁾? Que ne relisent-ils ce que Plékhanov dit du prolétariat : « ... *Et voilà, ce "peuple" ouvrier, cette classe inférieure, la plus déshéritée de toutes celles de la société contemporaine, qui, maintenant, prête finement l'oreille à la voix de la science...* » Aucune autre classe, aucun autre groupe ne représentent au même degré l'aspiration à la connaissance.

LES CAUSES EN HISTOIRE

CONFORMEMENT à son appréciation du rôle des personnalités, Plékhanov démêle dans l'histoire le jeu de trois séries de causes, en liaison et en interaction :

1° Les causes générales, qui se ramènent à l'état des forces productives et des rapports de production correspondants;

2° Les causes particulières, c'est-à-dire la conjoncture historique dans laquelle s'accomplit le développement des forces productives chez tel ou tel peuple;

3° Les causes singulières, l'action des caractéristiques personnelles des hommes qui interviennent dans l'histoire, leurs talents, etc.

Les causes générales et particulières déterminent le sens des événements, la marche de l'histoire dans ses grandes lignes; elles fixent donc les limites de l'influence impartie aux causes singulières. En elles-mêmes, ces dernières, c'est-

(1) Les « grands hommes » concourent *effectivement* à résoudre les problèmes historiques. Ils ne sont pas seulement le symbole du développement des institutions et des conditions économiques, comme cela a été, d'après Plékhanov, affirmé à tort par l'historien français Monod, engoué de l'évolution « lente ».

(2) Rappelons aussi, comme tout à fait typique à cet égard, l'article de J. Koltowski dans la revue du Parti frère de Pologne « *Nowe Drogi* », avec la prétention (réfutée dans la réponse de R. Werfel) à ériger les « *milleux intellectuels communistes* » en un super-parti chargé d'élaborer la théorie de l'organisation communiste et de morigéner les masses ouvrières incapables.

à-dire les personnages influents de l'histoire, ne modifient que la physionomie de l'événement. Le rôle de la personnalité, l'étendue et le caractère de l'action qu'elle exerce sur la marche des événements restent définis par sa position dans la société, c'est-à-dire, en fin de compte, par toute l'organisation de la société considérée, par le rapport des forces en lutte dans son sein.

Mais cela ne veut pas dire que le caractère des grands personnages de l'histoire n'a pas d'importance! Plékhanov, pour expliquer les échecs nombreux de la politique française sous Louis XV, indique leurs causes de nature sociale, qui sont principales et déterminantes. Mais il se réfère aussi aux caractéristiques personnelles d'un roi sans volonté et corrompu jusqu'à la moelle. Ces particularités individuelles ont acquis de l'importance du fait des rapports sociaux qui faisaient de leur détenteur un homme puissant sur le cours des événements (1).

Le marxiste évite avec soin de s'en tenir à l'invocation schématique des causes sociales de nature générale : il recherche en même temps les causes spéciales et individuelles, les influences humaines.

Tels sont les grands mérites des œuvres de Plékhanov qui s'échelonnent de 1883 à 1903. Ces mérites n'excluent pas, nous l'avons déjà noté, certaines erreurs de l'auteur. Il est certain, par exemple, qu'il surestime, surtout dans *les Questions fondamentales du marxisme* (1908), le rôle du facteur géographique dans le développement de la société, sans toutefois commettre, comme on l'a dit parfois, la faute de le déclarer aussi important que le mode de production des conditions matérielles de la vie sociale.

D'autres erreurs devaient jouer un rôle fatal pour l'orientation politique ultérieure de Plékhanov. En particulier, il ne tient pas suffisamment compte du fait que le prolétariat ne peut remporter la victoire qu'en alliance avec la paysannerie laborieuse. C'est plutôt la bourgeoisie libérale qu'il

(1) *Les questions fondamentales du marxisme*, pp. 254 et suivantes. — Comme on le voit, Plékhanov s'inspire de la conception que Marx a défendue, notamment dans *Les 18-Brumaire de Louis Bonaparte* :

« Victor Hugo se contenta d'invectives amères et spirituelles contre l'auteur responsable du coup d'Etat. L'événement lui-même lui apparut comme un éclair dans un ciel assés. Il n'y voit que le coup de forces d'un individu. Il ne se rend pas compte qu'il le grandit ainsi, au lieu de le diminuer, en lui attribuant une force d'initiative personnelle sans exemple dans l'histoire. Proudhon, lui, s'efforce de représenter le coup d'Etat comme le résultat d'un développement historique antérieur. Mais, sous sa plume, la construction historique du coup d'Etat se transforme en une apologie du héros du coup d'Etat. Il tombe ainsi dans l'erreur que commettent nos historiens soi-disant objectifs. Quant à moi, je montre, par contre, comment la lutte des classes en France créa des circonstances et une situation telles qu'elle permit à un personnage médiocre et grotesque de faire figure de héros. » (*Les 18-Brumaire...*, préface à la 2^e édition allemande, Editions Sociales, 1949, p. 11.)

juge capable de seconder la révolution. On reconnaît ici le germe de ce qui sera la ligne des menchéviks ⁽¹⁾.

LES HESITATIONS ET LES DEFAILLANCES

EN 1900, Plékhanov intervient contre l'« économisme » en tant que variété de l'opportunisme, et il continue cette lutte, de concert avec Lénine, jusqu'au II^e Congrès du Parti. De 1900 à 1903, il appartient avec Lénine à la rédaction des organes *Iskra* (l'Étincelle) et *Zaria* (l'Aube), qui s'étaient fixé comme tâche de créer un parti ouvrier révolutionnaire de type centralisé.

Cependant, dès 1901, des divergences apparaissent entre les deux hommes à propos de la politique de la bourgeoisie libérale et, dès 1902, à propos du caractère à donner au programme du Parti. Malgré tout, au II^e Congrès, Plékhanov se range encore — avec des hésitations — aux côtés de Lénine; mais après le Congrès, effrayé par la menace de scission, il prêche la conciliation avec les menchéviks, passe dans leur camp, devient leur leader.

Lors de la Révolution de 1905, Plékhanov prend des positions tout à fait à droite même pour un menchévik. Il demande l'alliance du prolétariat non avec la paysannerie, mais avec les libéraux. Il condamne l'insurrection armée de décembre 1905 à Moscou. Il travaille à remplacer la ligne indépendante de la classe ouvrière par une adaptation à la bourgeoisie libérale. Il efface la différence entre *libéral* et *démocrate*.

Les causes du passage de Plékhanov à l'opportunisme sont des plus claires : il n'avait jamais été suffisamment lié au mouvement ouvrier vivant et n'a pas su tirer les conclusions de l'expérience historique nouvelle de ce mouvement. Il a été incapable de s'expliquer clairement les caractères de l'époque nouvelle, celle de l'impérialisme. Lénine a dit que ses hésitations politiques étaient un triste exemple du flottement des petits groupes d'intellectuels qui sont coupés des masses populaires. On ne doit pas oublier qu'il a vécu trente-sept ans loin de son pays, en exil.

De 1908 à 1912, il arrive à Plékhanov, à plusieurs reprises, de rompre avec les opportunistes et d'osciller entre menchéviks et bolchéviks. Lorsque les menchéviks prônent la liquidation des organisations illégales du Parti sous le régime de

(1) Voir sur cet ensemble de questions M. A. KAMMARI : *Le marxisme-léninisme sur le rôle de la personnalité dans l'histoire*. Editions de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut de Philosophie, 1952, pp. 143 à 157 (en russe), et l'article déjà cité de M. SZPOROV.

réaction de Stolypine, il se prononce contre les liquidateurs et prend la tête du groupe des « menchéviks de parti ».

C'est dans cette période qu'il écrit encore une série d'études de valeur, comme *le Matérialisme militant* et les *Questions fondamentales du marxisme* (1908) ⁽¹⁾; il combat l'idéalisme, la philosophie de Mach, les coquetteries avec la religion.

Tout cela n'empêche qu'après la Conférence de Prague du Parti (1912), il s'oppose à l'exclusion des liquidateurs; il fait l'unité avec eux, avec l'ensemble des opportunistes. Pendant la première guerre mondiale, son attitude est celle d'un social-chauvin, d'un jusqu'aboutiste. Revenu en Russie après Février, il soutient résolument le gouvernement provisoire bourgeois. Sans engager ensuite une lutte active contre le pouvoir soviétique, il adopte une position négative à son égard.

Il est allé mourir dans un sanatorium de Finlande, le 30 mai 1918. Maintenant il repose dans la ville héroïque de Léninegrad, et les communistes de l'Union soviétique, comme ceux des autres pays, étudient avec profit son œuvre marxiste, tout en critiquant ses fautes théoriques et tactiques.

(1) Cet ouvrage proprement dit ne forme que la première partie du recueil publié en français avec ce titre; la deuxième et la troisième parties sont composées d'autres travaux de Plékhanov. Voir à ce sujet les explications de Jean Kanapa dans la préface.